

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 9 (1871)
Heft: 30

Artikel: Les Cosaques noirs
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-181427>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

examinez à distance une compagnie de chasseurs bien commandée, vous lui trouvez une bonne tenue, un aspect satisfaisant. Mais approchez davantage. Vous voyez des mains s'agiter légèrement, des têtes onduler; vous entendez des chuchotements, tout autant de petites peccadilles, qui restent à nos yeux bien en deçà de l'indiscipline. C'est une exubérance de vie, une sève trop abondante qui perce par tous les pores.

Ne soyez point étonné, si, au moment où l'inspecteur passe, vous voyez courir un sourire d'un bout à l'autre de la compagnie : c'est un bon mot qui circule comme une traînée de poudre.

Le voltigeur (puisqu'il faut l'appeler par son nom) est plutôt espiègle que mutin, plutôt babillard que méchant. Vous trouvez plus facilement dans une compagnie dix chanteurs que dix mauvaises têtes.

Aussi, le capitaine doit-il exercer sur ses soldats une autorité à la fois paternelle et ferme, une direction douce et énergique, qui le feront craindre et aimer. De cette manière, il aura des hommes solides, sûrs, dévoués, prêts à tous les sacrifices, et qui rendront à leur pays tous les services qu'on est en droit d'attendre d'une troupe d'élite.

Thermes de Lessus.

L. C.

La littérature du Dimanche.

(dit le Refuge.)

Nous ne pouvons résister au plaisir de reproduire ces quelques lignes, publiées dans le dernier supplément de la *Gazette de Lausanne* :

« Un petit journal, dont l'obscurité égale seule la mauvaise foi et l'envie, se livre à notre égard à des insinuations dont il connaît parfaitement la fausseté. Pour lui prouver encore une fois que notre mépris pour lui est à la hauteur de notre patience, nous ne lui répondrons pas. — Après tout, qu'un mauvais petit papetier, malheureux dans son revendage de bouts de crayons et de pains à cacher (*sic*), en vienne, pour se consoler, à ouvrir boutique de calomnies, de diffamations et de dénigrement, cela nous importe très peu et intéresse encore moins nos lecteurs. »

Avez-vous bien apprécié ce morceau, chers lecteurs, et remarqué tout ce qu'il recèle de tact, de parfaite convenance?...

O littérature fribourgeoise, ô inspirations ultramontaines, que vous avez de dignité et que de saines idées vous pouvez répandre au milieu de notre bon peuple vaudois !...

A lire cette diatribe, ne dirait-on pas le dépit d'un enfant, duquel on ne veut tolérer toutes les sottises, et qui, ne pouvant échapper à la correction qu'on lui inflige, piétine de colère et frappe les meubles en se blessant les doigts?... Notre écrivain du *Dimanche* se venge, lui, sur les bouts de crayons et les pains à « cacher ; » argument déplorable et qui fait hausser les épaules de tout homme de bon sens.

Permettez-nous de vous demander, cher monsieur, pourquoi vous en voulez tant au *Conteur*. Est-ce peut-être parce que le petit papetier vous a refusé l'association que vous lui avez proposée dans la rédaction de cette feuille ? Est-ce peut-être parce que ce journal si obscur a corrigé les fautes de

français des articles qu'il vous a publiés ? Est-ce peut-être parce que quelques-unes de vos malheureuses élucubrations littéraires ont été mises au panier?... Voyons, répondez franchement, venez à confesse et ouvrez-nous votre catholique cœur !

Et pourquoi nous répliquer sous le voile de l'anonyme et à la queue du *Dimanche* ? pourquoi ne pas oser nommer votre adversaire ?... Est-ce que, même dans le *Dimanche*, on aurait déjà limité votre compétence, et seriez-vous encore relégué dans la cuisine ?... S'il en était ainsi, mieux vaudrait, pour vous, vendre des bouts de crayon.

Après tout, mon petit ami, nous ne sommes pas très loin de compte en fait d'industrie, car si nous vendons du papier et des pains à « cacher, » chacun sait que vous ne fabriquez pas mal de maculature.

Cela dit, ne nous répondez plus, car vous ne « prouveriez pas que votre mépris est à la hauteur de votre patience. » Soyez conséquent, autrement nous continuerons à vous donner sur les doigts.

Pauvres marchands de papier, industriels, négociants de toute sorte qui n'êtes point gantés beurre frais, gardez-vous bien de vous mêler de polémique et de vouloir écrire dans les journaux, ne recherchez pas les jouissances intellectuelles, n'oubliez point que vous êtes des parias.

La chose est regrettable cependant, car nous préférierions voir de nombreux citoyens écrire souvent et franchement leurs idées dans les journaux ; ce serait le seul moyen d'en finir avec les marchands de phrases, que les nécessités du métier plient à toutes les opinions ; ce serait le moyen d'en finir avec la bohème littéraire.

Les Cosaques noirs.

C'était en 1815. Les troupes étrangères occupaient militairement la France. Répandues dans les villes et dans les campagnes, elles usaient des droits du vainqueur avec précaution car elles sentaient bien que l'armée seule avait été vaincue, mais que la nation ne l'était pas.

Les départements de la Normandie étaient couverts de troupes prussiennes. Une seule ville avait refusé l'entrée de ses murs à l'étranger, et se trouvait bloquée, ou plutôt cernée par la cavalerie de la Prusse. Cherbourg était un point important que les alliés paraissaient jaloux d'occuper ; d'immenses travaux y étaient déjà faits, plusieurs vaisseaux de ligne étaient sur les chantiers, les arsenaux étaient bien approvisionnés, et l'Angleterre ne voyait pas alors sans ombrage s'élever en face de ses ports principaux un port qui devrait en cas de nouvelles guerres, procurer tant d'avantages à la France. Aussi craignait-on que l'étranger ne saisît l'occasion de son jour de victoire pour détruire les travaux commencés dans cette ville, et chacun songea-t-il à n'y laisser entrer les alliés que sous la condition d'une seconde victoire. Toutes les forces militaires de Cherbourg consistaient alors en une garde nationale bien armée et dans les meilleures dispositions de résistance, quelques compagnies d'artillerie de marine en bon état et chaudes de patriotisme, et d'environ deux cents marins des équipages de haut-bord.

Les deux cents marins qui se trouvaient dans Cherbourg étaient tous hommes dans la vigueur de l'âge ; aigris par les événements auxquels la France était en proie, heureux de l'espoir d'une dernière occasion de donner une *v'lopee* soignée aux Prussiens (qui, soit dit en passant, ont toujours été privilégiés dans les haines contre l'étranger), ces marins faisaient des vœux pour qu'on leur permit de *laisser arriver* sur les Prussiens. Ce furent eux que le général Proteau, qui commau-

dait la place, désigna pour occuper les avant-postes. A une demi-lieue de la ville, on avait coupé les chemins par de larges fossés et des arbres abattus : c'était à peu de distance et en deçà de cette barricade que les avant-postes français étaient placés ; les avant-postes prussiens étaient de l'autre côté.

Lorsque pour la première fois les deux postes se trouvèrent en présence, ce fut scène fort comique que la tournure sans gêne, l'attitude goguenarde des marins, leurs *blagues* grossièrement badines à l'égard des Prussiens, qui ne cessaient de les regarder d'un air tout surpris. C'est que ces soldats avaient véritablement quelque chose de singulier, et que les cavaliers ennemis, qui étaient en général des jeunes gens blonds et d'un air peu terrible, trouvaient plus sérieux que plaisant. Les marins portaient le pantalon et la veste ronde en drap bleu foncé, sans aucun passe-poil ou parement, en sorte qu'ils paraissaient noirs des pieds à la tête : ce fut là ce qui leur valut de la part des Prussiens le nom de *Cosaques noirs*. Pour relever la couleur sombre de tout le costume, ces marins étaient équipés de baudriers noirs, portant en légende le numéro de l'équipage de haut-bord auquel ils appartenaient. Les regards des Prussiens avaient peine à s'accoutumer à la vue toute nouvelle pour eux de ces chapeaux qu'ils croyaient être de fer bronzé. Mais ce qui leur semblait moins rassurant encore, c'était les longues moustaches foncées effilées en forme de barbes de chat, que ces hommes étranges avaient laissé pousser, et qui donnaient à leur figure brune, dure et enflée d'un côté par l'énorme chique dont ils se bondaient la bouche, l'aspect le plus extraordinaire et le plus sauvage qu'on puisse imaginer. Enfin, un air toujours courroucé et furieux, des gestes toujours menaçants, une voix rauque et brutale, des plaisanteries et des chansons d'entrepont et de gaillards d'avant et les jurons continuels ou les F, les R et les B ronflaient d'une terrible manière jusqu'au fond du tympan des Prussiens, telles étaient les vedettes françaises. Il se trouvait surtout parmi ces marins plusieurs grands diables, dont la stature, la tournure et la figure avaient quelque chose d'effrayant même pour d'autres que les Prussiens.

Aussi n'était-il pas étonnant que ceux-ci restassent immobiles sur leurs chevaux à guetter sans cesse ces *cosaques noirs*, toujours en mouvement, toujours jurant, chiquant, leur faisant des grimaces, et paraissant toujours disposés à autre chose.

Pour se désennuyer, ces matelots-soldats, qui étaient presque tous maîtres de bâtons, avaient coupé des *triques* suivant les règles, de quatre pieds et demi de longueur et d'une grosseur proportionnée, et pour récréer les Prussiens et leur donner une idée de leur savoir-faire, de leurs talents en *moulinets* et en *roses-couvertes*, ils se donnaient entre eux des tournois où le bâton était la seule arme admise. Le chef du poste avait même beaucoup de peine à leur faire conserver d'autres armes, car ils prétendaient que le bâton suffisait contre les ennemis qu'ils avaient en face. Les premiers jours du blocus se passèrent assez tranquillement, les marins se bornant à des fanfaronnades et à des *blagues* ; mais ils se fatiguèrent bientôt de l'immobilité des Prussiens et des *statu quo* où ils se trouvèrent eux mêmes, et résolurent de se distraire en faisant de *bonnes farces* aux têtes en genre de *cappe de mouton*, devant lesquelles ils se voyaient forcés de rester en panne, sans pouvoir courir une bordée sur eux, et les *décapler* de dessus l'embarcation à quatre pattes où ils se tenaient guindés et raides comme la figure d'un vaisseau de 74.

Dans le but tout patriotique d'empêcher que les poules, canards et dindons, ne devinssent la proie des Prussiens, les *cosaques noirs* ne tardèrent pas à dépeupler toutes les basses-cours de la contrée ; et chaque fois que des plaintes étaient portées, sans qu'on pût accuser directement les marins, c'était toujours sur le compte des Prussiens que la faute retombait. Ils appelaient cela faire la petite guerre à l'ennemi, en attendant mieux, lui couper les vivres, et tant pis pour le paysan aux dépens de qui s'exerçaient les hostilités de ce genre.

La patience des marins placés en vedettes commençait à se lasser : rester en observation n'était pas du goût de ces hommes actifs, remuants, qui chaque jour regardaient de plus en plus en pitié les jeunes moustaches de leurs ennemis, et que plus d'une fois on avait eu peine à empêcher de courir sus, à coups de bâton.

Un jour, dans un des postes avancés, une demi-douzaine de grands gaillards qui se trouvaient de service, s'étaient endormis sur le bord d'un fossé, tandis que les cavaliers prussiens, à une soixantaine de pas des limites du blocus, faisaient cuire leur dîner. Une brise parfumée de la suave odeur du mouton rôti vint caresser les narines de l'un des dormeurs, qui faisaient assez maigre chère depuis qu'ils avaient dépeuplé tous les poulaillers de la contrée. Il crut d'abord qu'il venait de rêver de mouton ; mais en mettant le nez au vent, le même parfum arriva jusqu'à lui. — Oh ! tonnerre de Brest ! dit-il en renâclant de toute la force de ses narines, ce sont, ou le diable m'emporte ! ces gredins de Prussiens, qui fricotent. Dis-donc, Filcarré, aimes-tu le hareng saur ? Qu'est-ce qu'tu nous fricasse avec ton hareng saur ? dit l'autre à moitié éveillé. — Est-ce que tu ne sens rien, avec ton polisson de nez d'une demi-encablure de long ? — Qu'est-ce que tu veux que je sente.... tiens, mais on dirait comme du mouton : quoi, murmura-t-il en flairant à son tour plus fort qu'un ôgre qui eût senti la chair fraîche, il y a gras, chez le voisin !

Bientôt les deux compères sont debout, et l'œil fixé sur un fort morceau de mouton que les Prussiens faisaient rôti au bout d'une corde en guise de broche, le nez en l'air, ils restent un moment en arrêt sur la pièce friande. Sans mot dire, mais avec un regard aussi expressif que comique, tous deux se consultent, se comprennent au mieux, et vont tout doucement éveiller les camarades, en les invitant à prendre leur part d'un morceau de mouton, « De mouton aux cornichons, quoi ! ajoute un farceur de la bande, en crachant dans ses mains où il roulait déjà son bâton. — Mais surtout deux de bêtise : deux de vous s'en va filer le long de la haie, il dépassera les Prussiens, il les héléra, et tandis qu'ils courront sur les nôtres qui aura franchi la limite, deux autres iront tout droit à la *pot-bouille*, jetteront le grappin dessus, et à nous le fricot ! — C'est dit comme ça, mes fils ; appareille sous le petit foc et la barre au vent, et si le Prussien veut goûter du bâton, en avant *la trique*, et tape qui tape, v'lan !

Tout se passa comme les drôles l'avaient calculé : deux d'entre eux attirèrent par-dessus la haie, à cent pas au delà du poste, l'attention des vedettes, qui, se croyant surprises, coururent sur les *Cosaques noirs*, tandis que les autres sautant par dessus le fossé, à l'endroit où rôtissait le mouton, eurent bientôt coupé la corde, et *amarriné* le dîner des pauvres cavaliers. Décontenancés en voyant déboucher l'ennemi de deux côtés, et leur gigot enlevé, ceux-ci voulurent couper la retraite aux deux premiers ; mais ils avaient affaire à des garçons alertes qui eurent en quelques bonds rejoint leurs camarades déjà sous les armes pour défendre solidement le succulent morceau qu'ils venaient de capturer, et qu'ils se mirent à manger insolemment à la barbe des Prussiens déconfits.

L'officier de ronde les trouva faisant copieuse chère aux dépens de l'avant-poste ennemi, et les marins, assaillant de grosses gentillesse chaque bouchée de gigot, « que les Prussiens, disaient-ils, leur avaient donné en échange d'une leçon de bâton. » Cette aventure, qui pouvait toutefois se terminer d'une manière sanglante, ne tarda pas à être connue dans Cherbourg, où elle procura quelques moments de bonne gaité.

Encouragés par le succès dans cette circonstance et dans quelques autres agressions du même genre, les *Cosaques noirs* ne s'en seraient pas tenus là sans doute ; mais les Prussiens, reconnaissant l'inutilité des efforts de la cavalerie dans un pays couvert comme les environs de Cherbourg, levèrent le blocus. Et puis aussi, les cavaliers avaient mis des chevaux paître dans les blés ; les Bas-Normands, qui n'entendaient pas ce genre de plaisanterie, commençèrent à se fâcher, et déjà des coups de feu portaient des buissons et des taillis. Les Prussiens se replièrent vers l'intérieur, après dix jours de blocus, et Cherbourg resta vierge de l'invasion étrangère en 1815.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.